

Celui qui voulait changer la Colombie

Révolutionnaire et communiste, Hernan Vargas s'est détourné de la politique lorsqu'il a dû fuir son pays. En Suisse depuis 20 ans, il revient sur ces années de lutte

Sur la terrasse d'un restaurant lausannois, Hernan Vargas commande un café et de l'eau pour le diluer. Un jus de chaussette, comme pour retrouver le breuvage tel qu'il se boit en Colombie. «J'ai gardé cette habitude», dit-il de son bel accent hispanique et avec son grand sourire. Celui qui marque tous ceux qu'il a rencontrés à Lausanne que ce soit à La Fraternité, au Centre chilien ou encore à Pôle Sud, entre autres lieux de culture et de convivialité. Des espaces où nombre de Lausannois ont pu se régaler de ses fameux plats colombiens, de concerts et d'autres événements culturels organisés avec sa compagne, Chatta. Derrière sa bonne humeur et ses talents culinaires, l'homme porte toute une vie de combat.

C'est avec quelques réticences qu'il accepte de raconter ses luttes en Colombie. «Encore aujourd'hui, après 20 ans en Suisse, je sens que la peur et la méfiance sont en moi. Et je n'aime pas avoir ce sentiment. Ça me rend malheureux. Ça montre que j'ai perdu de ma combativité...» Si le réfugié politique se sent en sécurité ici, il n'est pas encore prêt à se rendre dans son pays d'origine. «Je ne crois toujours pas complètement au processus de paix de l'Etat colombien. J'espère que ça changera vraiment, mais je suis devenu sceptique par expérience.» Et les expériences, il en a acquies, depuis sa petite enfance dans un village du bord du fleuve Magdalena puis une scolarité à Cali, ville alors en plein essor, et surtout dès le début de son militantisme dans les années 70 à l'Université de Santander, au nord du pays. Il y entreprend des études d'ingénieur, mais son engagement pour la démocratie et un monde plus juste – au sein de l'Université, puis au niveau municipal et régional – ne lui laissera pas le temps de pratiquer ce métier. Il se dédie alors entièrement à la politique, dans le Parti communiste, et s'engage dans la création de l'Union patriotique (UP) en 1985 (parti d'opposition qui réunissait des communistes, des guérilleros qui cherchaient une voie politique, mais aussi des libéraux, et de nombreux citoyens sans parti).

Menaces de mort

À la fin des années 1980, les succès électoraux de l'UP font de ses

membres des cibles. Des milliers de personnes dont des maires, des députés, des parlementaires et deux candidats présidentiels sont assassinés par cette nébuleuse comprenant des paramilitaires, des propriétaires terriens, des militaires, des trafiquants de drogue, des politiciens corrompus... «Pour eux, on était tous des guérilleros. J'ai reçu des menaces de mort, des cartes de condoléances à mon nom», se souvient Hernan Vargas qui devait déménager fréquemment. En 1988, une manifestation de paysans tourne mal. «Le gouvernement et l'armée ont retenu la marche en accusant les manifestants d'avoir la guérilla derrière eux, au propre et au figuré. C'était leur manière de justifier une action militaire», se souvient le militant, chargé d'accompagner les délégués paysans qui devaient participer à la commission du gouvernement. «Après une douzaine de jours de blocage, un colonel qui avait trop bu de whisky – c'était le jour de son anniversaire – ordonne de tirer sur la foule... Derrière lui, un ancien guérillero le tue ainsi que d'autres officiers...» Entre détails et émotion, Hernan Vargas se souvient de cet événement dont on l'accusera d'être responsable. «Tous mes camarades me conseillaient de partir.» Peu de temps après, son ex-épouse est blessée dans un attentat. Il l'accompagne à Cuba pour la soigner et s'éloigner un peu de la tourmente.

En 1992, Hernan Vargas revient à Bogota, rencontre sa nouvelle compagne, Chatta, et arrête la politique. Ensemble, ils tiennent un café culturel. Mince répit pour celui qui se verra menacé à nouveau en 1996.

L'exil

«Pour le service de renseignement, les chanteurs qu'on invitait, ou rien que le fait d'avoir des disques du Cubain Silvio Rodriguez, était déjà subversif.» De nouvelles menaces l'obligent à quitter précipitamment le pays. Il évitera ainsi une perquisition violente. Après quelques mois en Equateur, il arrive avec l'aide d'Amnesty International en Suisse, quasi en même temps que sa compagne. S'ensuit toute une série de «petits» boulots, comme il dit, d'enquêteur par téléphone à enseignant d'espagnol, en passant par la restauration, jusqu'au soutien à des personnes âgées.



Hernan Vargas, une vie de lutte.

«J'aurais aimé avoir un travail plus stable bien sûr, mais c'est vrai qu'on a quand même fait beaucoup de choses...», sourit Hernan Vargas, qui continue d'ailleurs d'être celui qui régale les participants à des manifestations, que ce soit pour le festival de Métis'Arte il y a 15 jours, la fête de la Fourmi rouge à Renens samedi dernier, ou encore pour l'anniversaire à venir d'Inecla en octobre. Malgré son implication dans la vie de la cité et sa demande de naturalisation déposée il y a deux ans, Hernan Vargas soupire: «A 67 ans, je ne me sens ni d'ici ni d'ailleurs. Ça tourne dans la tête. Je garde cet espoir de rentrer un jour, mais que vais-je trouver? Je ne sais pas.» Son

rève? «Avoir 40 ans de moins et tout changer!», lance-t-il en riant. Et on a bien envie de lui répondre qu'il ne fait pas son âge, et que tout peut encore changer...

Aline Andrey ■



Le témoignage radiophonique de Hernan Vargas sera diffusé en direct et en public de Pôle Sud, à Lausanne, et sur www.django.fm, le mardi 26 septembre, entre 18h et 19h (podcasts disponibles dès le lendemain).

Le syndicat doit retrouver son indépendance!

Camarades, rejoignez la lutte contre la bourgeoisie et son ingérence dans le monde syndical. Voir l'USS, le PS et le patronat main dans la main pour faire passer une réforme des retraites sur le dos des femmes et des travailleurs est inadmissible et inquiétant. Malgré cela, nous nous devons de répondre présent et de militer. Il faut que l'on montre notre indignation et

que l'on conteste face aux appareils de direction des syndicats qui se sont détournés de leur base. Le syndicat doit retrouver son indépendance face à la politique. Son programme n'est pas fait de compromis, il doit améliorer les conditions de travail ainsi que tendre à une augmentation des salaires. Il ne faut en aucun cas quitter les syndicats mais défendre notre programme, ensemble, nous, les militants. Le paquet Berset serait nécessaire afin de garantir la pérennité de nos retraites. Mais il prend le problème de la mauvaise façon! Au lieu de faire payer les travailleurs, ne faudrait-il pas mieux protéger les emplois? N'autoriser les nouvelles technologies au sein des entreprises uniquement lorsque ces dernières ne remplacent pas l'humain? Sanctionner les entreprises qui licencient sans état d'âme afin d'assurer les dividendes des actionnaires? Nationaliser les entreprises dont la Confédération est l'actionnaire majoritaire afin que ces dernières ne créent pas des dividendes mais de l'emploi? Mais apparemment, comme toujours, du PS à l'UDC, on préfère libéraliser le marché et faire fonctionner la concurrence à n'importe quel prix afin que les capitalistes puissent accumuler, avec le moins de problème possible, le maximum de richesse. Chers camarades, voter 2x Non à PV2020 n'est pas s'allier avec la droite mais au contraire donner un signal fort de protestation face au mépris de la politique vis-à-vis du prolétariat. Le 24 septembre, le Non doit l'emporter.

Mickaël Bédard, militant syndicaliste Unia ■

Un double Oui dans l'intérêt des travailleurs précaires et des chômeurs âgés

Certains des progrès apportés par la réforme des retraites «PV2020» passent malheureusement inaperçus. Pourtant, il s'agit d'améliorations concrètes de la situation des travailleurs précaires, à temps partiel ou à bas revenus, mais aussi des chômeurs âgés.

Aujourd'hui, les personnes qui perdent leur emploi dès 58 ans n'ont souvent aucune chance d'en retrouver et doivent quitter leur caisse de pension. Souvent, elles sont alors obligées de dépenser leur avoir de prévoyance. Une fois à la retraite, elles n'ont plus ou presque plus de rentes LPP. Avec PV2020, elles resteront assurées auprès de la caisse de pension de leur employeur et pourront donc compter sur de meilleures rentes. Dans bien des cas, elles pourront éviter de recourir aux prestations complémentaires.

En ce qui concerne les travailleurs à bas salaire et à temps partiel, PV2020 apporte deux améliorations substantielles, pour lesquelles les syndicats se battent depuis des années: une facilitation de l'accès au 2^e pilier et une flexibilisation de l'âge de la retraite dès 62 ans.

En cas de rejet de la réforme des retraites, ces progrès seront perdus et risquent de ne jamais voir le jour. En effet, c'est la droite libérale, majoritaire au Conseil national, qui dictera le contenu d'un éventuel «plan B». Or, elle a montré ces dernières années qu'elle se soucie comme d'une guigne de la situation des travailleurs et des chômeurs.

PV2020 ne fait pas que renforcer le pouvoir d'achat des futurs retraités et stabiliser les finances de l'AVS. Cette réforme apporte d'autres progrès sociaux qui me convainquent d'autant plus de voter deux fois Oui.

Jean Christophe Schwaab, conseiller national, syndiqué Unia, Riex (VD) ■

www.evenement.ch

Christophe Gallaz
journaliste, écrivain

de
biais

Voici la rentrée – mais étions-nous sortis?

L'arrivée de l'été produit immanquablement le même sentiment d'excitation collective au sein des sociétés humaines actuelles, en tout cas sous nos latitudes. A partir du 21 juin, chacun se dirige vers une sorte de vacance intérieure discrète ou patente, mais en tout cas ritualisée, envisagée jusqu'à la «retraite» dite de septembre. C'est-à-dire ces jours-ci. Or elle est intéressante, cette notion-là de «retraite». Et révélatrice. S'il existe une «retraite», c'est en effet qu'il existe une «sortie». Ce principe-là posé, les raisonnements peuvent s'enchaîner. S'il existe une «sortie», c'est qu'il existe évidemment un dehors. Et s'il existe une «retraite», c'est qu'il existe un dedans. Mais que sont ce dehors et ce dedans? Définis par rapport à quoi? Et que valent-ils?

Telle est l'énigme. Elle a des allures de sketch humoristique à la Raymond Devos, bourré de jeux verbaux et de courts-circuits logiques. On profitera d'y



méditer sur les contradictions marquant notre destin. Sur ses impasses et son caractère inconséquent. On réfléchira par exemple à notre travail professionnel, qui nous rémunère et nous épanouit rarement. À nos consommations culturelles familiales et souvent machinales, c'est-à-dire belles comme des jeux agrémentant le pain, qui nous divertissent en réduisant nos aptitudes à la protestation civique. À notre entourage familial, qui nous apporte l'affection requise et nous endort dans ses replis soyeux. À la ville elle-même, dont les logements nous abritent en nous incarcérant dans un décor bruyant, massif et laid. Et dans le dehors, évidemment, on peut ranger tout ce qui paraît l'inverse de ce dedans. Mais ce n'est pas l'inverse, justement: le dehors est pareil au dedans. Je veux dire qu'en termes d'alléation et de formatage intellectuels et psycholo-

giques intimes, les vacances équivalent aux périodes de travail professionnel. Elles ne nous rendent pas plus souverains, même si nous nous en apercevons moins – pour la seule raison qu'un changement de décor et de rythmes s'est produit. Or quitter notre usine ou notre bureau quotidiens pour nous insérer comme des rats compressés dans une file de touristes planétaires accourus à Florence, aux fins d'y photographier la même statue dont mille ouvrages d'art ont déjà mal reproduit l'image, ce n'est pas une libération. Nous sommes abusés. Ou plus précisément nous nous abusons nous-mêmes. C'est en cela que nous sommes à l'image du hamster captif de sa roue, qui doit se résoudre à considérer la rotation de celle-ci comme un long voyage exaltant. À quoi s'ajoutent d'autres pièges d'un autre ordre, plus subtils. Par exemple, à peine voulons-nous nous reposer de notre travail professionnel que celui-ci nous manque, parce qu'alors plus rien

ne concourt à notre sentiment d'identité personnelle. A peine voulons-nous fuir la ville et son béton laid que la Costa Brava nous accueille en son béton tout aussi laid, cette Costa-là se trouvât-elle au bord de la mer – celle-ci d'ailleurs étant durablement dévastée par le réchauffement climatique. Une interrogation s'impose donc au terme de ces divagations joueuses. Pourquoi nos sociétés humaines persistent-elles à croire que la «sortie» du 21 juin diffère de la «retraite» du début septembre, et réciproquement? Pourquoi rêvent-elles encore de savourer le dehors quand elles sont dans le dedans, et décrètent-elles ce dedans moins favorable que le dehors alors que l'un et l'autre les privent autant de liberté réelle et profonde? C'est simple: parce que nous aimons les illusions qui nous roulent dans la farine existentielle. Et non seulement nous les aimons, nous en avons besoin. Nous cultivons trop l'obsession de l'espoir et de l'espérance

pour vraiment réfléchir à la justesse de nos options.

Parmi les paysans-hamsters, il convient d'espérer le beau temps qui fera mûrir leurs récoltes après la pluie les ayant fait pousser. Parmi les employés-hamsters du secteur secondaire, il convient d'espérer leur progression possible jusqu'au secteur tertiaire. Parmi les cordonniers-hamsters, il convient d'espérer que les semelles crasseuses à réparer chaque jour de l'an deviendront un jour les semelles de vent du poète. Parmi les petits-bourgeois-hamsters, il convient d'espérer qu'ils goûteront un jour à la splendeur des grands bourgeois. Et dans toutes les communautés humaines-hamsters répertoriées depuis le fond des âges avant notre siècle et jusques aux prochains, il convient d'espérer qu'un Dieu tout-puissant loge dans les cieus pour y récompenser chacun par l'octroi d'une existence éternelle après sa mort. Pédale dans ta roue, gentil rongeur, bravo!